COMPTE RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE STRASBOURGEOIS DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU 22 MARS 2006

PRÉSIDENT : M. F. Heim

La première séance de l'an 2006 du Groupe strasbourgeois des études latines a été consacrée à une conférence faite par Madame Agnès Arbo, Maître de conférences de latin à l'Université Marc-Bloch, Institut de Latin Beatus Rhenanus, sur le sujet suivant : « *Imitatio* et genre biographique à la fin de l'Empire : réécritures de Suétone dans la *Vita Commodi* de l'*Histoire Auguste* ».

Étaient présents : M^mes^ Bertrand-Dagenbach, Chevallier, Le Feuvre et Pfaff ; MM. Freyburger, Girard, Hirstein et Lehmann, ainsi que de nombreux étudiants.

Étaient excusés : M^me^ Beck-Chauvard ; MM. Lagarrigue, Pernot et Stenuit.

Voici le résumé de cette conférence :

« Si notre époque a souvent été féroce à l'égard de Suétone, il n'en était pas de même dans l'Antiquité. À la fin de l'Empire, par exemple, on admirait beaucoup ses *Vies des douze Césars*, comme en témoigne l'*Histoire Auguste*, et en particulier la septième biographie de ce recueil, consacrée à Commode, et qui s'inscrit dans la continuité à la fois de Suétone et d'un imitateur de celui-ci, Marius Maximus, auteur, au début du III^e^ siècle, d'un recueil de biographies de Nerva à Héliogabale dont nous n'avons conservé que des fragments. A. Chastagnol (« L'*Histoire Auguste* et les « Douze Césars » de Suétone », *BHAC 1970*, 1972, p. 115) et G. Porta (« Un Caligola dell'*Historia Augusta*, Commodo », *Atene e Roma*, 20, 1975, p. 165-170) avaient déjà repéré nombre de réminiscences suétoniennes dans la *Vie*. Nous avons, quant à nous, voulu reprendre le dossier et comparer systématiquement la biographie aux *Douze Césars* pour essayer de comprendre quels étaient sur ce point les desseins de l'auteur.

Même si la division en deux parties, l'une chronologique et l'autre thématique, y est moins nette que dans les *Douze Césars*, le caractère suétonien de la *Vie de Commode* ne fait aucun doute, à la fois par la présence dans le texte de nombreuses rubriques *per species*, de passages clairement tirés de documents d'archives et par le dessein moral, voire moraliste, qui sous-tend l'ensemble de l'œuvre. Mais au-delà de ce schéma commun, on relève des correspondances textuelles entre la biographie de l'*Histoire Auguste* et le *Nero* de Suétone, en particulier à propos des exploits cynégétiques de Commode, ou encore de son prétendu projet d'incendier Rome et du sort funeste réservé dès le début de son règne à son épouse Crispine. Cette *imitatio* n'hésite pas à déformer les faits historiques, puisque nous savons par exemple grâce à l'épigraphie que l'impératrice était encore vivante en 190 et

honorée comme Augusta. Les correspondances se multiplient quand on compare la *Vita Commodi* au *Caligula*, peut-être parce que la biographie des deux jeunes princes présentaient des similitudes qui n'avaient pas échappé à l'auteur : là, ce sont des expressions caractéristiques, des phrases et même des notices entières de la biographie suétonienne qui apparaissent en filigrane de l'*Histoire Auguste*, que ce soit à propos des mœurs sexuelles de Commode, de son goût pour les *munera*, ou encore des plaisanteries cruelles auxquelles il aimait à se livrer.

Quel était donc le but visé ici par l'auteur ? Il était à première vue moral, puisque ce dernier a mis à profit le matériel dont il disposait pour définir et varier les *uitia* d'un prince nouveau Caligula et nouveau Néron et déformer ses actes. Une telle assimilation lui permettait en outre de démontrer un principe politique bien affirmé dans l'*Histoire Auguste*, le danger que représente pour l'État un empereur trop jeune et sans mentor. Pourtant, devant l'inconsistance de son Commode dépouillé de ses oripeaux suétoniens, on ne peut s'empêcher de penser que la portée idéologique de la biographie est bien limitée. La *Vie de Commode* nous semble d'abord offrir un excellent exemple d'exercice de bravoure susceptible d'être recommandé à un écrivain désireux de s'illustrer dans un genre littéraire donné : n'oublions pas que l'*imitatio* non servile, qui était avant tout *aemulatio*, était considérée par un Cicéron, un Horace ou un Quintilien comme le fondement de l'écriture. L'auteur de la biographie de Commode, peut-être d'ailleurs à la suite de sa source Marius Maximus, a donc fait de l'*imitatio/aemulatio* de Suétone un principe important de composition de la *Vie* : il a repris des tournures, des thèmes et des trouvailles de son modèle et a cherché à les varier, à les transposer ou à les modifier sans, il est vrai, toujours réussir de cette façon à être réellement inventif et à surpasser son modèle.

Mais il est un deuxième niveau d'*imitatio* qui tient du divertissement érudit et que l'on est tenté, cette fois-ci, d'attribuer entièrement à l'auteur de l'*Histoire Auguste*. Ce dernier a sans doute voulu lancer le lecteur lettré dans une sorte de jeu de piste, en lui expliquant au préalable ce qu'il devait trouver (surtout des réminiscences de la *Vie de Caligula* : l'auteur va en effet jusqu'à mentionner au détour d'une phrase le modèle qui l'a inspiré), mais sans pour autant trop lui faciliter la tâche ; un tel clin d'œil littéraire serait bien dans la veine d'un écrivain qui était sans doute, dans un monde alors en pleine mutation politique et religieuse, un conservateur nostalgique des valeurs et de la culture romaines traditionnelles. En tout cas, quel qu'ait été le dessein poursuivi par l'auteur de l'*Histoire Auguste* et sa source Marius Maximus en s'inspirant tous deux de Suétone, ils nous révèlent l'un comme l'autre à quel point les *Douze Césars* constituèrent, dès le II^e^ siècle, l'archétype incontournable de toute biographie impériale et furent continûment lus et admirés jusqu'à l'extrême fin de l'Empire. » (Agnès Molinier Arbo).

M. Heim, président de séance, remercie la conférencière de sa présentation convaincante sur le sujet si passionnant de l'*Histoire Auguste*. M. Freyburger se dit impressionné par la liste de passages parallèles et souhaite des précisions sur l'*imitatio* qui va dans le sens d'un « jeu de piste ». M^me^ Bertrand-Dagenbach trouve la conférence éclairante et riche, car elle pose la question de la nature de la source qu'est Marius Maximus. M. Lehmann s'interroge sur l'absence des vies de Nerva et de Trajan dans le recueil et observe qu'au IV^e^ s. Suétone semble avoir perdu son statut d'encyclopédiste pour être uniquement biographe.

II.

SÉANCE DU 6 MAI 2006

La deuxième séance de l'année a eu lieu à Dingsheim. Elle a donné lieu à la rencontre annuelle des antiquisants de l'Université Marc-Bloch de Strasbourg avec leurs homologues allemands de l'Albert-Ludwigs-Universität de Freiburg-im-Breisgau.

Les délégations allemande et française étaient conduites d'un côté par M. le Professeur B. Zimmerman et de l'autre par M. le Professeur G. Freyburger.

Les étudiants strasbourgeois ont traité un auteur latin et un auteur grec. M. Emmanuel Simonet a examiné les citations de Sénèque dans les *Institutions divines* de Lactance, livre 1.

En cernant le contexte précis de trois occurrences, il a établi que l'apologiste citait le philosophe certes selon les besoins de son argument, mais qu'il pouvait y avoir, le cas échéant, une certaine affinité de pensée en raison d'un sens du sacré très similaire et de l'existence d'un seul et unique principe divin. M. Fabien Mougeot a analysé la figure de Trajan et le thème de la royauté dans les discours 53 et 55 de Dion de Pruse. En critiquant Homère, Dion a été amené à s'exprimer sur la nature de la royauté. Ses remarques sur Jupiter, Agamemnon et Achille vont dans le sens d'une définition du roi idéal. Celui-ci est d'origine divine, juste, pour ne pas dire paternel, et doit servir de modèle. Dion fournit alors un portrait implicite de Trajan qui n'est pas sans rappeler celui fait par Pline le Jeune.

III.

SÉANCE DU 26 OCTOBRE 2006

PRÉSIDENTE : M^me^ Martine Chassignet

La troisième séance a été consacrée à une conférence faite par Monsieur J. Y. Guillaumin, professeur de latin à l'Université de Franche-Comté, sur le sujet suivant : « Les arpenteurs romains sont-ils seulement des auteurs techniques ? ».

Voici le résumé de cette conférence :

« Au sein de la littérature latine dite « technique », le corpus des textes d'arpentage (dont l'édition la plus complète reste celle de Lachmann, Berlin, 1848) se distingue par sa complexité, mais aussi par sa richesse, parce qu'il y est question de beaucoup plus que de simples méthodes d'arpentage. On l'appelle aussi corpus « gromatique », du nom de la *groma*, l'appareil emblématique des arpenteurs romains, qui leur permet de tracer alignements et perpendiculaires dans la réalisation des centuriations. Les textes conservés sont hétéroclites et d'époques bien différentes. À côté de quatre traités relativement complets mais dont il n'est pas sûr que l'on conserve l'intégralité, que de bribes diverses : fragments de lois, listes de types de bornes, notices administratives sur des territoires italiens, *excerpta* de nature diverse... Textes repris, ressassés et modifiés (souvent corrompus) au cours d'une longue tradition, depuis la fin de la République jusqu'à l'époque carolingienne en passant par la période du Haut Empire, où cette littérature fleurit dans le

dernier quart du Ier siècle et le premier du IIe siècle, puis par celle de Théodoric, qui vit les premières mises en forme de la collection autour des années 500.

Les manuscrits fondamentaux sont dignes de considération. On en possède deux que l'on date de la fin du Ve ou du début du VIe s., et qui sont les plus anciens manuscrits de textes techniques qui soient conservés. L'un de ces deux manuscrits en onciale, l'*Arcerianus* A (conservé à Wolfenbüttel), enrichit le texte en l'illustrant de dessins (éléments de bornage, plans de territoires de cités...) dont la beauté lui confère une valeur esthétique en même temps qu'une valeur didactique. Les illustrations, du reste, sont également présentes dans les deux autres manuscrits de base, carolingiens, qui sont un manuscrit de Wolfenbüttel encore, et un *Palatinus*.

À partir de ces données, la conférence s'est attachée à donner quelques points de repère sur la littérature des *agrimensores*. Ces inconnus (car c'est le cas la plupart du temps : il n'y a guère que Frontin qui soit davantage qu'un nom, car il s'agit de l'auteur des *Aqueducs de Rome* ; parmi les autres, on relève trois auteurs portant le même nom d'Hygin, et qui ne sont évidemment ni le mythographe ni l'astronome...) sont tous mus par le même désir d'éviter toute controverse à propos des terres, soit entre particuliers, soit entre collectivités. Aussi s'astreignent-ils à une nette définition des éléments de bornage que l'arpenteur-arbitre doit pouvoir identifier sur le terrain — chose qui n'est pas toujours facile, parce que rien ne ressemble plus à un fossé de limite qu'un fossé de drainage. C'est que tout territoire n'est pas centurié, et qu'il existe aussi des terres de contour irrégulier ; ce sera même le cas, de plus en plus souvent, au fur et à mesure que l'on descend le temps en avançant vers l'époque tardive.

Dans le cas de la centuriation, qui est restée dans nos esprits la pratique emblématique de l'organisation romaine des territoires, il faut, aux premières époques surtout, savoir la réaliser dans sa complexe simplicité, ce qui met en jeu des pratiques à la fois techniques et religieuses ; il faut, aux époques tardives où de telles organisations se sont plus ou moins effacées et ont disparu du terrain, pouvoir les y retrouver, ce qui suppose une compétence géométrique au moins élémentaire. Les textes des *agrimensores* font apparaître que, dans la réalisation et la théorisation de ces méthodes de centuriation, ils ont nettement conscience de décalquer sur le terrain ce que l'on pourrait appeler une organisation pour ainsi dire divine, de faire descendre sur la terre l'organisation céleste avec ses quatre points cardinaux : à l'arrière-plan, quoique jamais citées, il y a sans doute ces spéculations grecques bien connues, d'essence dite « pythagoricienne », sur la beauté intrinsèque de la ligne droite, de la perpendiculaire, du carré (voir par exemple le *Commentaire sur le premier livre des Éléments d'Euclide* écrit par Proclus). L'entreprise impérialiste de Rome devient alors une contribution à la volonté d'une loi divine que les arpenteurs prétendent inscrire sur le sol en lui appliquant ce que l'un d'eux, Hygin le Gromatique, appelle la *ratio pulcherrima*, le « plus beau système » d'organisation du territoire d'une colonie : les deux axes majeurs, *cardo* et *decimanus*, se croisent au centre de la cité elle-même et fondent le maillage de tout le territoire.

Participants conscients du rayonnement de Rome, on comprend que les arpenteurs n'hésitent pas à situer leur savoir et ses applications dans le contexte de l'histoire romaine, faisant une large place à l'idéologie de la victoire, relisant les guerres civiles dans l'optique de la glorification d'Auguste, manifestant à l'occasion des emprunts, des réminiscences, des allusions aux « grands textes » comme tel passage de l'*Énéide* ou d'Ovide. Ces *professores*, parfois un peu cuistres, prétendent embrasser l'ensemble des connaissances qu'ils jugent indispensables à leur *ars* : mathématiques, astronomiques, juridiques, historiques. L'ensemble de la littérature gromatique, en même temps qu'elle constitue une documentation essentielle sur le point de perfection *ne varietur* auquel avait pu s'élever la pratique

romaine de l'organisation des territoires, offre donc un large panorama des mentalités romaines aussi bien qu'elle présente, en certaines de ses composantes, des données d'archives auxquelles on a eu recours dans le Haut Moyen Âge et des textes d'initiation géométrique qui ont été réutilisés, comme en font foi des manuscrits spécialisés, dans l'école carolingienne. Toute une vision du monde y transparaît, qui, synthétisant les détails et parvenant à la cohérence, peut être placée en parallèle avec celle des philosophes, des historiens, des juristes de Rome, qu'elle complète. » (Jean-Yves Guillaumin)

L'heure n'a pas permis la formulation de questions.

James Hirstein